

mais l'officier qui commandait. Au Canada, au moment de mon internement au camp de concentration, Léon apprit à dissimuler et à jeter furtivement à la boîte les lettres non contrôlées par la police. A Pétrograd, il fut brusquement plongé dans une atmosphère de poursuite anti-bolchevique.

A l'école bourgeoise, où il se trouva d'abord, les fils des libéraux et des S. R. le battaient en sa qualité de fils de Trotsky.

Il vint un jour au Syndicat des ouvriers du bois, où travaillait sa mère, avec la main ensanglantée ; c'était le résultat d'une explication politique avec les fils des Kérénskystes. Il se joignait dans la rue à toutes les manifestations bolchéviques et se cachait dans les portes cochères des forces armées du Front Populaire de l'époque (coalition des cadets, des S. R. et des menchéviks). Après les journées de Juillet, amaigri et pâle, il me visitait dans la prison de Kérénsky et de Tseretelli. Dans la famille d'un colonel ami, au cours d'un déjeuner, Léon et Serge se jetèrent armés de couteaux sur un officier qui avait déclaré que les Bolchéviks étaient des agents du Kaiser. Ils répondirent d'une manière à peu près analogue à l'ingénieur Serebrowsky, plus tard membre du C.C.C. Stalinienn, qui essaya de les persuader que Lénine était un espion allemand.

Levith apprit tôt à faire grincer ses jeunes dents à la lecture des calomnies des journaux. Il passa les journées d'octobre avec le matelot Markine qui, à ses heures de loisirs, lui enseignait l'art du tir dans la cave.

Ainsi s'est formé le futur militant. La révolution n'était pas pour lui une abstraction, oh, non. Elle le pénétrait par les pores de sa peau. C'est pourquoi il agissait sérieusement envers le devoir révolutionnaire, commençant par les volontaires des samedis communistes et finissant par les trainards. C'est pourquoi, plus tard, il est entré aussi ardemment dans la lutte contre la bureaucratie. En automne 1927, Léon accomplit un voyage oppositionnel à travers l'Oural, en compagnie de Mratchkowsky et de Belobodorov. Au retour, tous deux parlaient avec un enthousiasme sincère de la conduite de Léon, au cours d'une lutte aiguë et sans espoir, de ses interventions sans compromis aux réunions de la jeunesse, de son courage physique devant les bandes d'apaches suscitées par la bureaucratie, de sa virilité morale, lui permettant de subir la défaite en portant haut sa jeune tête. Quand il revint de l'Oural, étant devenu un homme en six semaines, j'étais déjà exclu du Parti. Il fallait s'apprêter pour la déportation.

Il n'y avait en lui aucun manque de discernement ni forfanterie, loi de là. Mais il savait que le danger était l'essence de la révolution comme de la guerre. Il savait, quand il le fallait, et il le fallait souvent, aller au devant du danger. Sa vie en France, où le Guépéou a des amis, à tous les étages de l'édifice étatique, était une chaîne ininterrompue de dangers. Des assassins

professionnels étaient sans relâche à ses trousses. Ils vivaient à côté de son appartement. Ils volaient ses lettres, ses archives et écoutaient ses conversations téléphoniques. Quand après sa maladie, il passa deux semaines sur les bords de la Méditerranée, son seul repos au cours de longues années, les agents du Guépéou prirent pension au même hôtel. Quand il se prépara à partir pour Mulhouse, afin de rencontrer l'avocat suisse, à propos de l'affaire des calomnies staliniennes dans la presse, toute une bande du Guépéou l'attendait à la gare de Mulhouse, celle-là même qui, plus tard, assassina Ignace Reiss. Léon échappa à une perte certaine, seulement grâce à ce que tombé malade la veille, il ne pouvait, avec une température de 40° quitter Paris. Tous ces faits sont établis par les autorités judiciaires de France et de Suisse. Et combien reste-t-il de secrets non encore dévoilés ? Ses amis les plus proches nous écrivaient il y a trois mois, qu'à Paris, il courait un trop grand danger, et insistaient sur son départ pour le Mexique. Léon répondait que le danger était certain à Paris, mais que c'était un poste de combat trop important et que l'abandonner serait criminel. Il ne restait qu'à s'incliner devant cette raison.

Quant à l'automne de l'année dernière commença une série de rupture entre les agents soviétiques à l'étranger, le Kremlin et la Guépéou, Léon se trouva au centre de ces événements. Certains amis protestaient contre ses relations avec les nouveaux alliés non encore « prouvés » : une provocation était possible. Léon répliquait : le risque est indéniable, mais impossible de développer ce mouvement important en restant à l'écart. Il fallait prendre Léon encore cette fois, tel que l'avaient fait la nature et les circonstances politiques. Comme un vrai révolutionnaire, il appréciait la vie seulement dans la mesure où elle servait la lutte libératrice du prolétariat.

Le 16 Février, les journaux du soir mexicains imprimèrent un court télégramme annonçant la mort de Léon Sedov à la suite d'une intervention chirurgicale. Pris par un travail urgent, je n'ai pas vu ces journaux. Diego Rivera contrôla par Radio de sa propre initiative et vint m'apporter la terrible nouvelle. Au bout d'une heure, j'ai appris la mort de notre fils à Nathalie — dans ce même mois de Février, où 32 ans plus tôt, elle m'avait appris en prison sa naissance. Ainsi s'acheva ce 16 février, la journée la plus noire de notre vie privée.

Nous nous attendions à beaucoup, presque à tout, mais pas à cela. C'est que très peu de temps avant, Léon nous avait fait part de son intention d'entrer comme ouvrier dans une usine. En même temps, il exprimait l'espoir d'écrire pour un centre d'études, l'histoire de l'opposition russe. Il était rempli de projets. Seulement deux jours avant que la nouvelle de sa mort ne nous parvint nous reçumes de lui une lettre énergique et pleine de vie, datée du 4 Février. Elle est devant moi. Nous nous préparons au procès en Suisse,

l'affaire concerne la mise en jugement des participants à l'assassinat d'Ignace Reiss, écrivait-il, l'atmosphère y est très favorable en ce qui concerne l'opinion publique et aussi l'attitude des autorités. Il énumérait une série d'autres faits et symptômes favorables. « En sommes, nous marquons les points ». La lettre respirait la confiance dans l'avenir. D'où provenait donc ce mal et cette mort fulgurante au bout de 12 jours ? La question est entourée pour nous d'un mystère absolu. Sera-t-il dissipé un jour ?

Première et essentielle supposition : le poison. Trouver accès auprès de Léon, de ses vêtements, de sa nourriture, n'offrait guère de difficulté aux agents de Staline. Est-ce qu'une enquête judiciaire, même libérée des raisons diplomatiques peut à cet égard, parvenir à la pleine lumière ? En relation avec la guerre, la chimie et l'art de l'empoisonnement ont atteint, ces temps derniers un développement tout particulier. Les secrets de cet art, sont à vrai dire inaccessibles aux simples mortels. Mais aux empoisonneurs du Guépéou, tout est accessible. Il est tout à fait possible d'admettre un tel poison ne laissant pas de traces après le décès, même à la plus minutieuse des analyses. Et où sont les garanties de la minutie ?

Ou bien l'ont-ils tué sans le secours de la chimie ? Il a fallu trop supporter à ce jeune être, très sensible et très tendre dans les profondeurs de sa nature. Une campagne de mensonges de plusieurs années déjà contre son père, et les meilleurs de ses camarades aînés, que Léon s'est habitué dès l'enfance à respecter et à aimer, avait profondément secoué son organisme moral. Une longue suite de capitulations des participants de l'opposition, ne lui a pas porté un coup moins rude. Ensuite suivit, le suicide à Berlin de Zina, ma fille aînée, que Staline avait traitreusement, par pure vengeance, arrachée de ses enfants, de sa famille de son milieu. Léon se trouva avec sur les bras le cadavre de sa sœur aînée et un enfant de six ans. Il résolut d'essayer à obtenir une communication téléphonique avec son frère cadet, Serge, à Moscou. Est-ce que le Guépéou a perdu la tête devant le suicide de Zina ou espérait-il surprendre quelques secrets, le fait est que la communication fut établie contre toute attente et Léon réussit à communiquer de vive voix la nouvelle tragique à Moscou. Telle fut l'ultime conversation des deux frères condamnés déjà, sur le corps encore chaud de leur sœur. Les communications de Léon à Prinkipo, sur ce qu'il venait de vivre furent courtes, avares, mesurées. Il nous épargnait trop. Mais sous chaque ligne se sentait l'insupportable tension morale.

Les difficultés matérielles et les privations, Léon les supportait facilement, comme un vrai prolétaire, en plaisantant, mais elles aussi, naturellement, laissèrent leurs traces. Infiniment plus destructives furent les épreuves morales ultérieures. Le procès des 16 à Moscou, le caractère monstrueux de l'accusation, les dépositions hallucinantes des accusés, et dans ce monde Smirnov et Mratchkovsky, que Léon connaissait

bien et aimait, l'internement inattendu de son père et de sa mère en Norvège, quatre mois sans nouvelles, le vol des archives, notre transport secret avec ma femme au Mexique, le deuxième procès de Moscou, avec des accusations et des aveux encore plus déliants, la disparition de son frère Serge sous l'accusation d'« empoisonnement d'ouvriers », les innombrables exécutions d'hommes qui furent autrefois des amis proches ou qui restèrent jusqu'au bout, les poursuites et les attentats du Guépéou en France, l'assassinat de Reiss en Suisse ; le mensonge, la bassesse, la trahison et les pièges, — non « le stalinisme » était pour Léon autre chose qu'un phénomène politique abstrait, mais une série ininterrompue de coups moraux et de défaites psychiques. Fallut-il aux spécialistes moscovites recourir à la chimie afin de parachever leur œuvre, ou suffisait-il de tout ce qu'ils avaient fomenté auparavant, le résultat demeure le même : **Ils l'ont assassiné.** Et la nouvelle de sa mort fut marquée comme un grand triomphe au calendrier thermidorien.

Avant de le tuer, ils firent tout pour calomnier et noircir notre fils aux yeux des contemporains et des générations à venir. Cain-Djougachvili et ses acolytes essayèrent de transformer Léon en agent du fascisme, et en partisan secret d'une restauration capitaliste en URSS, en organisateur des catastrophes de chemins de fer et en assassin d'ouvriers. Grands furent les efforts de ces crapules ! Des tonnes de boue thermidorienne, tombent de sa jeune image sans y laisser une seule tache. Léon était essentiellement un être humain d'une propreté et d'une honnêteté transparentes. Il pouvait raconter sa vie à n'importe quelle assemblée ouvrière, hélas, brève par ses jours, comme court est mon récit.

Il n'avait rien à se reprocher, rien à celer. L'honnêteté morale était le fil conducteur de son caractère. Il servait sans fléchir la cause des opprimés, et en cela il restait fidèle à lui-même. Des mains de la nature et de l'histoire il est issu homme d'une trempe héroïque. Les grands et terribles événements qui s'approchent de nous, auront besoin de tels êtres. Si Léon avait vécu jusqu'à ces événements il aurait montré sa vraie mesure. Mais il ne les a pas atteints. Notre Léon n'est plus, notre enfant, notre fils et militant héroïque !

Avec sa mère, qui fut pour lui l'être le plus proche en ce monde, nous vivons ces heures terribles, évoquant son image, trait par trait, ne pouvant croire qu'il n'est plus, et pleurons car il n'est plus possible de ne pas le croire. Comment nous habituer à cette idée qu'est disparu, sur l'étendue terrestre, le lumineux point humain, qui nous fut lié par les fils indestructibles des souvenirs communs, de compréhension mutuelle et d'un tendre attachement. Personne ne nous connaissait ni ne nous connaît comme lui, avec nos côtés forts et faibles. Il était une part, la part jeune de nous deux. Pour cent raisons nos pensées et nos sentiments allaient chaque jour vers lui à Paris. Avec notre garçon est mort tout ce qui demeure en nous de jeune.